



Deux fois plutôt qu'une

Inutile de nier. *Surbooké* est devenu votre référence littéraire que vous dévorez numéro après numéro. Vous ne manquerez donc pas de remarquer que cette vingt-quatrième livraison diffère des précédentes. On vous y propose deux chroniques sur des livres que nous vous avons déjà présentés. Mais quels livres ! *Le bonheur national brut* qui est notre roman de référence et *Dans les jardins de l'ogre* d'une auteure que nous adorons : Leïla Slimani. Ces nouvelles chroniques vous en offrent d'autres facettes, car il y a autant de lectures possibles que de lecteurs. Alors si vous ne les aviez pas encore essayés, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Côté nouveauté nous avons ce qu'il faut. Jetez un coup d'œil sur les souvenirs de Robert Badinter. Ils sont à l'image du personnage : inoubliables. Badinter y raconte *Idiss* sa grand-mère maternelle. Cet homme qui est définitivement rentré dans l'histoire par son combat contre la peine de mort s'y fait discret. Il consacre tout son livre à cette modeste brodeuse venue en France parce que les Juifs n'avaient plus aucun espoir en Bessarabie. Elle ne parla jamais correctement le français, mais fut tellement fière de vivre la réussite de sa fille reçue au certificat d'études. Et plus encore de ses deux petits-fils à qui leurs parents avaient fixé une règle : être les premiers en classe. C'était une période où la République s'enorgueillissait de transformer les immigrants en petits Français comme les autres. Mais comme vous pouvez vous en douter, cette belle histoire s'est mal terminée.

Sommaire

Idiss,
Robert Badinter, p2

La ferme du bout du monde,
Sarah Vaughan, p3

Ne nous quittons pas,
Jacques Expert, p4

Le bonheur national brut, François Roux, p5

Je vais m'y mettre,
Florent Oiseau, p6

La mort selon Turner,
Tim Willocks, p7

Mythologies,
Roland Barthes, p8

Dans les jardins de l'ogre,
Leïla Slimani, p9

La place,
Annie Ernaux, p10

La bibliothèque fonctionne les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

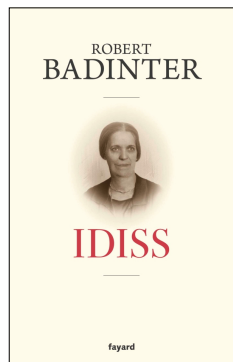
Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)
Marceline Bodier (DG)



Idiss

Robert Badinter, Fayard

Certains attendaient ses mémoires. Robert Badinter prétend qu'il a juste raconté l'histoire de sa grand-mère maternelle. Mais c'est aussi le début de sa vie auquel est consacré cet ouvrage, même s'il est centré sur Idiss née en Bessarabie à la fin du XIX^e siècle. La Bessarabie, ce territoire que se sont disputés de nombreux pays au cours du temps, qui était alors possession de l'Empire tsariste, avant d'appartenir aujourd'hui à la Moldavie. L'histoire d'Idiss est celle d'un monde disparu, le Yiddishland avec ses *shtetels*, ces villages peuplés de Juifs. Et rien que pour cela il faudrait lire ce livre. Son histoire est celle d'une famille contrainte de fuir les pogroms et qui voyait la France comme une terre d'espoir puisque c'était la patrie de Victor Hugo et mieux encore un pays dont une partie des habitants avaient pris le parti d'un capitaine juif contre le pouvoir militaire. De cela Idiss n'en savait rien car le rôle d'une femme dans son village était de faire vivre son foyer et surtout pas d'aller à l'école. Idiss était donc illettrée ce qui ne se remarquait pas en Bessarabie, mais qui constitua un réel handicap quand elle vint vivre à Paris. Cela la priva du grand plaisir de voir ses petits-fils briller à l'école. Mais avant de se retrouver Gare de l'Est, Idiss eut une vie bien remplie notamment parce que Schulim son mari avait passé cinq ans dans l'armée du Tsar, laissant leurs deux fils à sa charge. De simple brodeuse, Idiss passa ponctuellement à l'état de trafiquante de tabac pour ramener au foyer de quoi nourrir



ses enfants. Schulim revenu, Idiss dut aussi faire avec ses dettes de jeu. Ce sont leurs deux fils Avroum et Naftoul qui partirent les premiers à Paris où ils récupéraient de vieux vêtements pour les faire réparer avant de les remettre en vente. Un destin bien classique pour les « Yids », les immigrants qui parlaient yiddish. Ce prolétariat travaillait pour les commerçants et artisans juifs qui constituaient le deuxième niveau de la communauté. Au-dessus on trouvait des professions libérales féruées de diplômes. Et tout en haut de la pyramide figuraient quelques financiers comme les Rothschild ou des industriels comme André Citroën. Schulim suivit ses fils puis arriva Idiss avec leur fille Chifra dont le nom fut rapidement transformé en Charlotte. Contrairement à sa mère Charlotte bénéficia d'une vraie scolarité, son instituteur M. Martin ayant décidé de transformer des enfants venus d'ailleurs en petits Français comme les autres. Premier diplôme français de la famille, le certificat d'études de Charlotte fut fêté en conséquence. La mort de Schulim intervint peu après la fin de la Première guerre mondiale, d'un cancer qui l'envoya rapidement au cimetière de Bagneux. Les noces de Charlotte et de Simon ramenèrent de la joie au foyer. Simon né en Bessarabie, avait fait des études supérieures à Moscou, profitant du maigre quota concédé aux Juifs. Mais son avenir professionnel passa en France par la fourrure au travers de la société qu'il créa. Simon et Charlotte eurent deux fils, Claude puis Robert qui grandirent dans le XVI^e arrondissement, symbole de la réussite de leurs parents. La religion était peu présente

mais on y célébrait les fêtes juives et Idiss faisait vivre la tradition de son enfance aux fourneaux. La montée du nazisme vint troubler le parcours familial. Simon féru de politique écoutait les discours d'Hitler à la radio. Pour prémunir sa famille de la débâcle, il l'avait envoyée à Nantes. Peine perdue puisque le jeune Robert Badinter découvrit l'armée allemande devant le château de la

duchesse Anne de Bretagne. La famille réintégra finalement son domicile parisien mais perdit la possession de l'entreprise de fourrure. Idiss frappée par un cancer n'était plus en état de suivre les Badinter en zone libre. Elle mourut rapidement tandis que son gendre fut arrêté sur ordre de Klaus Barbie à Lyon puis déporté à Sobibor d'où il n'est pas revenu.

La ferme du bout du monde

Sarah Vaughan, Préludes

Le bout du monde, ce sont les Cornouailles. L'extrémité sud-ouest de l'Angleterre, là où la ferme familiale de la famille Petherick fait face à l'océan. La vie y est rude, les récoltes et les cheptels toujours en danger. Mais c'est ici que Maggie et Lucy ont leurs racines. Maggie est la grand-mère de Lucy. Elle a toujours vécu à la ferme ou alors tout près. Ce lieu l'a protégée jusqu'à ce que sa vie soit bouleversée par l'arrivée de deux jeunes réfugiés londoniens. Nous sommes en 1943 quand Will et sa jeune sœur Alice sont évacués pour échapper aux bombardements. Direction la campagne, très loin dans l'ouest, là où l'effort de guerre nécessite des bras pour nourrir le pays. Le jeune citadin devient garçon de ferme et il adore ce métier. Il l'aime d'autant plus que Maggie lui fait découvrir ses coins secrets, ses grottes où on peut se cacher, les phoques qui prennent le soleil au large, la beauté

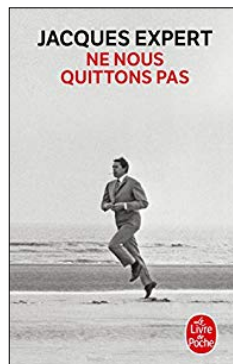


d'un champ d'orge. Soixante-dix ans après, Lucy revient à Skylark. Cette infirmière dans un service d'urgences pédiatriques vient de découvrir que son mari la trompe. Elle n'est plus en état d'exercer son métier sans mettre en danger les bébés. Elle rejoint donc Maggie et sa mère qui tente de maintenir à flot l'exploitation depuis la mort de son époux avec l'aide de son fils Matt. Cuisinier de métier, il a choisi de consacrer toute son énergie à la survie de Skylark. Et de l'énergie il lui en faut quand chaque année, l'endettement prend de l'ampleur au risque d'être lâché par les banques. Il existerait bien une solution pour s'en sortir. C'est celle que propose le fils de Maggie : raser une grande partie de la ferme pour la transformer en lieu de villégiature. De cela, Maggie ne veut pas en entendre parler car elle veut mourir là où elle a vécu. Au milieu des siens. L'art de Sarah Vaughan consiste à mélanger les deux périodes pour nous révéler l'intimité des deux femmes. Et soyez en sûrs, il y a bien des secrets à Skylark.

Ne nous quittons pas

Jacques Expert, Albin Michel

C'est un bouquin de souvenirs d'enfance plein de tendresse que nous propose Jacques Expert. Aujourd'hui auteur reconnu de romans policiers, le petit Jacques avait l'habitude de passer quinze jours de vacances en juillet en compagnie de sa sœur Martine et de son père Jean à Vieux-Boucau. Nous sommes dans une station balnéaire des Landes où officie depuis des années leur père comme maître-nageur bénévole. En 1965, Jacques est encore tout jeune alors que Martine s'apprête à rentrer dans l'adolescence. Depuis le divorce de leurs parents, les deux enfants vivent avec leur mère qui n'a toujours pas digéré l'événement, au point de parler de son ex comme « *un salop avec ses salopes* ». Il est vrai que ce chaud lapin lui en a fait pousser des cornes et ce sans aucune gêne. Un jour sa femme se cacha sur le siège arrière de sa voiture pour le prendre en flagrant délit. Mais même surpris en train d'embraser une femme, son garagiste de mari prétendit être en train de dépanner une cliente. À Vieux-Boucau, ce hâbleur est dans son élément. Avant de monter sur sa chaise de son poste d'observation qu'il partage avec trois CRS, il se parfume et fait en public 100 pompes. Il scrute ensuite la mer avec ses jumelles et plus encore les jolies baigneuses en commençant de préférence par les mieux pourvues. Mme Penaylioux est une de ses préférées en raison de son abon-

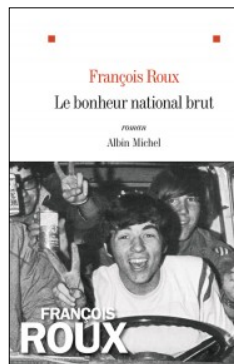


dante poitrine qu'aucun maillot de bain ne semble pouvoir dissimuler. Cette vacancière passe ses journées sur le sable et quand elle s'enduit d'huile, le petit Jacques ne manque pour rien au monde ce spectacle. Ni son père d'ailleurs qui la rejoint régulièrement pour la sieste. Le jeune garçon a des difficultés à se faire des copains sur la plage, aussi passe-t-il beaucoup de temps à jouer avec ses cyclistes sur le sable. Car Jacques est un mordru du Tour de France et un fan absolu d'Anquetil. Pour son prénom sans doute mais aussi pour son incomparable palmarès. Ce paysage bien ordonné est brutalement bouleversé quand débarquent un couple de Belges et leurs deux enfants Pierre et Sylvie. Notre maître-nageur préféré reconnaît tout de suite qu'il s'agit de Jacques Brel et de sa famille. En tant que responsable de la plage, il décide de garantir la tranquillité des Belges, interdisant aux autres vacanciers de les approcher. Plutôt habile à se pousser du col, Jean Expert fait ce qu'il faut pour approcher le chanteur, avant de déclarer à qui veut l'entendre qu'ils sont désormais amis pour la vie. La preuve : le chanteur lui a fait essayer sa Ford Mustang avant de tester la Renault Gordini de Jean. Un *must* pour ce modeste garagiste qui s'invente un passé de conducteur de rallyes. La famille Brel ne doit demeurer que trois jours à Vieux-Boucau. Mais ces trois journées marquent à vie le jeune Jacques qui fut immédiatement adopté par le couple Brel et ses enfants.

Le bonheur national brut

François Roux, Albin Michel

Un roman très, très puissant, sur la place écrasante et dominante que prend notre père dans notre vie. Les quatre jeunes gens qui passent leur bac au moment de l'élection de Mitterrand en 1981, qu'on retrouve ensuite dans les années qui précèdent l'élection de Hollande, connaissent des destins aussi dissemblables que possible et aux issues tout aussi variées ; mais ils sont tous écrasés par leur père d'une manière ou d'une autre. Car le père, c'est toujours le soleil de notre vie, qu'il nous éclaire ou nous aveugle, qu'il nous réchauffe ou nous brûle. Dans le monde du *Bonheur National Brut*, toutes les configurations du rapport au père existent. Il y a le père écrasant, méprisant, dogmatique et aveugle à tout ce qui fait la singularité des êtres qui l'entourent. Avec un tel père, se construire, c'est forcément le rejeter. Mais au prix de quelle amputation ? Il y a le père modèle, obstiné, qui a poursuivi un idéal toute sa vie et aurait voulu le transmettre à son fils. Avec un tel père, comment réussir en se différenciant ? Faut-il lui être infidèle, le peut-on, y a-t-il une seule façon de lui être fidèle ? Il y a le père absent parce que mort, qui devient alors le mètre-étalon ultime de toutes les ambitions et de toutes les décisions, qui peut être incarné par un grand-père blessé. Comment survivre, comment ne pas décevoir ? Les fils font ce qu'ils peuvent, comme nous tous, avec ces conditions que la vie leur a faites. On comprend que les réussites sociales éclatantes peuvent cacher un puissant



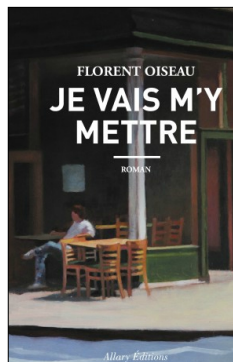
sentiment d'avoir déçu, que les échecs apparents peuvent se révéler fidélité profonde à ce que le père désirait, ou encore que les ruptures mutilantes n'empêchent hélas pas la culpabilité inoculée par une « autorité vampirique et intarissable ». Comme dans la vie, on s'en rend bien souvent compte quand il est trop tard, trop tard pour le lui dire, trop tard pour qu'il le sache, trop tard pour le lui reprocher, trop tard pour le remercier. La vie nous blesse, mais si nous voulons vivre la nôtre, et pas celle d'un autre ou celle voulue par un autre, nous devons l'accepter. C'est somme toute le travail de l'inconscient qui s'exprime et traverse tout le livre... Mais si aucune des critiques que j'ai lues sur ce livre n'en parle de ce point de vue, c'est parce qu'une de ses grandes forces est de ne pas chercher ostensiblement à démontrer quoi que ce soit sur le poids des déterminismes familiaux : c'est avant tout une grande fresque générationnelle, au travers du destin particulier de quatre jeunes à la fois proches et différents, qui, exactement comme dans la vie, comme dans nos vies, grandissent, conquièrent leur liberté et leur autonomie adultes, cherchent le bonheur et l'amour, en se débattant avec les conditions que leur a léguées leur enfance. Oh là là, quel grand livre... quelle passion dans ces pages, quelle justesse dans l'analyse des destinées humaines... et en même temps, quel grand souffle, quelle précision dans la restitution de l'ambiance et des espoirs d'une époque... François Roux crée des héros et donne à la génération qui avait 18 ans en 1981 le livre dans lequel on retrouve tout ce qui a constitué sa jeunesse, son âge

adulte, ses espoirs, ses désillusions et ses réussites. Tous ses grands repères, et toute sa diversité aussi. Ce n'est pas ma génération, mais j'avais quand même déjà onze ans en 1981 et j'ai retrouvé au travers de plusieurs personnages des souvenirs de ma

Je vais m'y mettre

Florent Oiseau, Allary Éditions

Fred est un branleur. À quarante ans, il passe ses journées sur son canapé se contentant du minimum. Et le minimum, il le choure au Monoprix puis le place dans la doublure découpée de son manteau. Un manière comme une autre de se procurer sa tomme des Pyrénées et son ongle de bœuf. Car tout branleur qu'il est, Fred n'est pas du genre à se laisser dépérir. Il a sa fierté. Surtout côté boisson, vu qu'il a plutôt le gosier en pente et une réelle attirance pour le côtes-du-rhône. Encore qu'il soit ouvert à d'autres opportunités, ne dédaignant pas le calva. Mais voilà, Fred doit désormais s'y filer vu que ses allocations chômage vont cesser de tomber. Ce n'est pas qu'il ait peur du taf mais il n'y arrive pas. Il a essayé pas mal de métiers, plongeur dans un restaurant, sa plus belle réussite. Crêpier, sylviculteur, imprimeur, livreur de chorbas, peintre en bâtiment. Mais sans succès. Côté femmes, une quasi-bérézina. Une initiation foirée, l'amour de sa vie qui l'a quitté au point qu'il ne connaît plus d'émois qu'en regardant Sophie Davant à la télé. Alors il s'y met et retourne travailler à la plonge



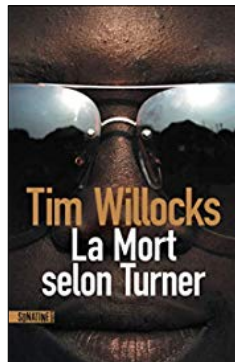
propre enfance. Si vous êtes passé à côté de ce livre jusqu'à présent, lisez-le. C'est vraiment un de mes gros coups de cœur de 2018, et les trésors qu'il contient sont tout à la fois propres à une époque, et intemporels.

avant de trouver plus lucratif en découvrant que la pulpeuse Marlène fait le tapin non loin de son lieu de travail. Parce qu'il a des principes, il lui propose de lui arranger le coup en mettant à sa disposition sa camionnette. Ça sera quand même mieux que de faire ça sous une porte cochère. Comme Marlène travaille avec Cerise, Fred entrevoit de ramasser deux fois 40 % des passes en échange de sa protection. Au début tout baigne. Il faut dire que Marlène est une honnête femme qui ne cherche qu'à créer les meilleures conditions pour ses enfants qu'elle élève seule. Que la jeune Cerise, 20 ans, est une chouette fille, même si elle force un peu sur la farine. Et que Fred ne manque pas d'élégance au point de remettre les payes dans des enveloppes. Sauf que même muni de sa gazeuse, Fred n'en même pas large quand il retrouve son camion incendié. Il prend peur quand M. Zyed lui signifie qu'il ne se laissera pas doubler dans ses affaires. Sortir dans la rue avec une poêle à frire sous son tee-shirt en guise de gilet pare-balles ne le rassure pas vraiment. Alors Fred décide de se mettre au vert en Andalousie. Mais quand on est né *looser*...

La mort selon Turner

Tim Willocks, Sonatine

Qu'on se le dise. Tim Willocks déserte le roman historique, un domaine où il avait excellé avec *La Religion* et *Les Douze enfants de Paris* pour aborder le polar. On oublie le siège de Malte en 1565 qui lui avait permis de pondre un chef-d'œuvre pour le suivre dans l'Afrique du Sud contemporaine. Toujours avec le même talent et les mêmes ingrédients : une écriture qui nous rend addicts et un héros solitaire qui combat avec une violence crue. Rien que de très logique quand on sait que Willocks est par ailleurs expert dans les arts martiaux et que son métier de médecin l'aide à identifier les points de faiblesse du corps humain. L'histoire débute par la virée de quelques Afrikaners dans un township du Cap. Pour cause d'excès d'alcool, une femme noire y laisse la vie, écrasée par un de leurs véhicules contre un container à ordures où elle avait été récupérer un burger. Elle aurait sans doute pu être sauvée si elle n'avait pas été laissée délibérément sur place pour fuir les ennuis. L'adjutant Turner, un flic noir de la Criminelle, va mener l'enquête en suivant les traces de la famille de Margot Le Roux, une riche propriétaire de mines dans le Nord du pays. Là où rien ne pousse, à quelques

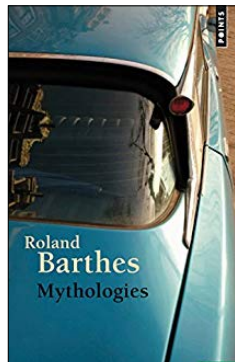


pas d'un désert où nul ne peut survivre. Fille de pauvres blancs, violée à 16 ans, Margot a fait fortune en découvrant des gisements de manganèse qui font vivre la région. Elle réside dans une vaste propriété dont la sécurité est assurée par son compagnon Hennie, un ancien mercenaire anglais, ainsi que par une milice privée dirigée par le Zoulou Simon. Un Blanc et un Noir. Alors que Turner découvre rapidement que le conducteur était Dirk le fils de Margot, elle va tout faire pour le mettre hors de cause. Cela nous vaut la description d'un pays gangrené par la violence et la corruption. Un pays où les Noirs restent des nègres pour les anciens fermiers blancs. Où on élimine ceux qui contestent le pouvoir en place. Où certains considèrent «*Qu'il n'y a pas plus gros problème sur cette terre qu'un Noir intelligent*». Où l'économie prime sur les principes démocratiques. Turner va pourtant faire son travail, ce qui ne peut que mal finir. Comme Mattias Tannhauser dans *La Religion* Turner sème la mort sur son chemin. Non pas par plaisir de tuer, mais parce qu'il estime que justice doit être rendue. Il est bien le seul à y croire. Mais rien ni personne ne semble être en mesure de l'arrêter. Ni les flics corrompus. Ni l'amour d'une mère pour son fils. C'est du moins ce qu'il croit.

Mythologies

Roland Barthes, Le Seuil

«*Je crois que l'automobile est l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques, je veux dire une grande création d'époque, conçue passionnément par des artistes inconnus, consommée dans son image, sinon dans son usage par un peuple entier qui s'approprie en elle un objet parfaitement magique.* ». Cette analyse de la révolutionnaire Citroën DS illustre le propos de *Mythologies* : décortiquer les mythes de la société de consommation des années 50. Roland Barthes, sémiologue tendance marxiste pense que les objets nous « *parlent* » à l'aide de signes que les médias transforment en mythes. Pour faire comprendre sa pensée, il aura la bonne idée de s'inspirer d'exemples de la vie courante. Plus de vingt ans avant Coluche, Barthes démonte ainsi la publicité pour la lessive Omo. La fonction abrasive du détergent des premières publicités d'après-guerre, fait désormais place à deux nouvelles valeurs intrinsèques, le « *profond et le mousseux* ». Dire qu'Omo nettoie en profondeur, c'est supposé que le linge est profond ce que dont on n'avait pas forcément conscience. La mousse, elle, renvoie au luxe. Elle flatte chez le consommateur un imaginaire aérien de la matière.



De plus sa prolifération abondante, infinie presque, laisse supposer une vigueur de la substance qui la génère. Barthes voit également dans l'univers des jouets, une reproduction amoindrie d'objets adultes qui contribuent à faire accepter la société telle qu'elle est. Le catalogue des jouets (petits soldats, bureaux de poste, stations services pour petites voitures, trousse de médecin, trains électriques ou soucoupes volantes) contient déjà « *tout ce dont l'adulte ne s'étonne pas : la guerre, la bureaucratie, la laideur, les Martiens* ». Barthes décortique aussi les discours de Pierre Poujade axés sur le refus de toute pensée complexe. Ces dernières sont pour Poujade, l'apanage d'intellectuels « *hors sol* » car sans prise avec le réel. La seule vérité mythologique du défenseur des commerçants, « *le bon sens des petites gens* », incarne le remède universel. Pour Barthes, l'idéologie anti-intellectuel, la haine de l'idée dépasse le poujadisme, saisit des milieux politiques divers qui préféreront les idées simplistes, celles dont « *la naïveté laisse les mains libres au tyran* ». Une mise en garde toujours d'actualité de la part d'un livre devenu mythique.

Pour écouter Roland Barthes parlant de *Mythologies* :

<http://www.ina.fr/video/I00016123>

Dans le jardin de l'ogre

Leïla Slimani, Gallimard

Adèle et Richard sont mariés, jeunes parents. Mais Adèle a un secret : elle ne peut jamais résister à la tentation de se rendre dans le jardin de l'ogre... L'ogre? En principe, tout le monde sait ce que c'est : une créature imaginaire, disproportionnée et dévorante. Mais ici, les ogres sont les hommes, créatures qui jouent dans le théâtre intérieur d'Adèle un rôle disproportionné et dévorant, dont elle a besoin pour que quelque chose hurle plus fort en elle que son enfance mutilante. Le sujet annoncé, c'est celui de la nymphomanie. Alors bien sûr, il y a des attentes faciles : on s'attend à des phrases comme « L'érotisme habillait tout. Il masquait la platitude, la vanité des choses. », et on en trouve. Et c'est facile pour l'éditeur de vendre le livre en déclarant qu'il « *fait grimper la température* ». C'est facile, et ça marche : on a envie de le lire, et on y trouve bien tout cela, érotisme et descriptions sexuelles explicites. Mais voyons, soyons sérieux. Facile, vraiment, ce livre? En 2018, dans un monde post-Catherine Millet, réussir à choquer en décrivant les secrets de la vie sexuelle d'une femme, même par le menu,



c'était un pari complètement fou, perdu d'avance... Donc s'il est réussi, ce n'est pour aucune des raisons que vous pouvez imaginer : aucune surenchère de pratiques hors normes. Au contraire : pour un livre présenté comme un texte qui « *fait grimper la température* », il nous prend par surprise en la faisant sacrément chuter au fur et à mesure que l'on devine les ressorts de la nymphomanie d'Adèle et la charge de souffrance qui lui est associée. La plongée dans les racines de son mal-être s'avère choquante... L'auteure n'a reculé devant aucun indicible, même si elle a su le faire avec légèreté lorsque le degré de suffocation de la situation l'exigeait : c'est là, à ce point exact, qu'est l'acte de naissance d'un très grand écrivain. Alors Leïla Slimani a eu le Goncourt pour son roman suivant, mais je prends les paris : c'est au moins autant pour *Dans le jardin de l'ogre* qu'on le lui a décerné. Après tout, ne reculer devant aucun indicible, c'est aussi ce qu'elle a fait dans *Chanson douce*... Sous sa plume, les événements humains les plus dérangeants, pour impossibles à affronter dans la réalité qu'ils soient, méritent un regard d'artiste pour que nous puissions nous y confronter quand même et avoir une chance de les exorciser.

La place

Annie Ernaux, Gallimard

Le père d'Annie Ernaux est mort en 1967. Quinze ans plus tard, dans *La place*, elle raconte cette mort, puis sa vie, et la place déterminante qu'il occupe dans son économie psychique : « *J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire.* » Le décor est planté... d'autant plus que le livre débute justement sur la scène qui raconte cette mort : et là, soit on s'effondre en larmes et on ne le supporte pas, soit on s'effondre en larmes et on dévore la suite d'une traite. Mais on ne peut pas rester indifférent. On sait que le père et la mère d'Annie Ernaux étaient de petits commerçants qui ont voulu se sortir de leur condition de paysans et d'ouvriers. Dans *La place*, elle raconte que son père lui a dit « *Je ne t'ai jamais fait honte* », et sa mère, « *Je vaux bien ces gens-là* ». Si seulement c'était si simple... Comme Pierre Bourdieu, paysan béarnais et professeur au Collège de France, Annie Ernaux est perpétuellement entre deux mondes. C'est elle qui a écrit « *Je me suis pliée au désir du monde où je vis, qui s'efforce de vous faire oublier les souvenirs du monde d'en bas comme si c'était quelque chose de mauvais goût* », et lui qui a signé « *La contradiction où me met le fait même de la consécration sociale heurte mon image de moi* » dans son *Esquisse pour une auto-analyse*. Mais ça aurait pu être l'inverse... En



tout cas, de la même façon que Bourdieu, sociologue, a fait des incursions en littérature ou à la télévision, *La place* est un livre qu'on peut étudier en sociologie tout aussi bien qu'en littérature, en linguistique, en sémiologie, ou même en psychologie... toute l'oeuvre d'Annie Ernaux est transversale ; elle transcende les frontières entre disciplines. Dans notre siècle où les savoirs sont de plus en plus parcellisés, ça fait un bien fou ! *La place* est le premier livre que je lis d'Annie Ernaux et parmi les facteurs qui m'ont longtemps bloquée, il y a la réputation de son écriture, celle d'être très dépouillée ; d'ailleurs, dans *La place*, elle revendique elle-même une « *écriture plate* »... Mais c'est l'autre bonne surprise : je l'ai trouvée au contraire foisonnante. Discrètement foisonnante, élégamment foisonnante, mais foisonnante : la polysémie des mots est utilisée jusqu'au bout. Celle de « *la place* », bien sûr. Mais laissez-vous aussi imprégner par les résonances avec « *position* », « *situation* », « *culture* »... Chaque mot compte, les phrases se répondent les unes aux autres dans tout le texte et composent une formidable musique. *La place* a eu le prix Renaudot. Pour certains, un prix littéraire prestigieux suffit pour rendre un livre suspect et en décourager la lecture... alors quand on tient un tel contre-exemple, la surprise n'en est que meilleure !